

L'influence de Pobedonostsev sur la Russie des années 1880

Autor(en): **Hammer, Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **38 (1988)**

Heft 3

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'INFLUENCE DE POBEDONOSTSEV SUR LA RUSSIE DES ANNÉES 1880

Par MICHEL HAMMER

Réactionnaire fanatique pour son collègue D. Milioutine, ultraréactionnaire selon Lénine, Pobedonostsev¹ ressemble à l'éminence grise, «le Père Joseph», «tenebroso cavernoso»², à Torquemada, symbole de l'intolérance et de la chasse aux Juifs, à Jdanov, régent des lettres et des arts. Cependant, dans ce qu'ils ont de simplificateur, ces traits suggestifs masquent l'itinéraire sinueux d'une pensée et d'une carrière qui ont façonné un moment de l'histoire de la Russie. Avant d'examiner le rôle décisif que joue Pobedonostsev au carrefour du conservatisme et du réformisme, il convient de relever les fondements de son idéologie³.

– Convaincu d'être l'instrument du *fatum* et de détenir la vérité, il condamne avec véhémence ceux qui ne partagent pas ses vues. Son univers est ainsi peuplé de toute une série d'aliénés, de monstres et de génies malfaisants. Il désigne souvent du nom de malades mentaux ceux qui ne trouvent pas grâce à ses yeux, apparaissant comme l'un des précurseurs d'un cosmos où la pensée ne tolère pas les mises en cause. Elle décide des valeurs à promouvoir ou à proscrire. La société est saine, celui qui la conteste est fou.

– Le gouvernement appartient à une fraction éclairée qui est toute l'Eglise, tout l'Etat, tout le peuple. Porte-parole de la Russie profonde, incarnation des inspirations légitimes unanimement postulées, la volonté de l'oligarchie subjugué les égoïsmes déréglés des masses. Les problèmes politiques sont trop complexes pour être laissés à l'appréciation du commun. Dans la hiérarchie nécessaire des inégalités, il importe que le plus grand nombre accepte le poids de la soumission à l'abri des séductions de la liberté que seuls quelques privilégiés peuvent affronter. La distinction du bien et du mal s'opère sans nuance.

1 Constantin P. Pobedonostsev (1827–1907), professeur de droit à l'Université de Moscou, sénateur, membre du Conseil d'Etat et du Comité des ministres, précepteur des deux derniers Romanov, haut-procureur du Saint-Synode de l'Eglise orthodoxe jusqu'en 1905.

2 CARL J. BURCKHARDT, *Richelieu*, Paris, Laffont, 1970, p. 318.

3 Se reporter non seulement à ses nombreux ouvrages consacrés aux institutions et au droit civil russes, au rôle de la religion, aux problèmes posés par l'éducation, mais aussi à sa volumineuse correspondance. Les missives non publiées se trouvent au Département des manuscrits de la Bibliothèque Lénine à Moscou.

– La Russie ne peut être mesurée à l'aune commune: ni Etat, ni patrie au sens ordinaire, mais une entité vouée à changer d'aspect extérieur sans que son être profond en soit affecté. Elle n'a pas vocation de régénérer le monde; elle dure et ce qui dure se justifie en durant. Sans cesse en quête d'un équilibre, elle le trouvera en s'imprégnant de son passé et dans le respect de ses traditions. Pobedonostsev reprend la trilogie formulée par le comte Ouharov: autocratie – orthodoxie – nationalité. Le deuxième élément a la primauté. Grâce à l'orthodoxie porteuse des racines spirituelles et de la foi des aïeux, une sève féconde continue d'irriguer le présent. Le Russe possède donc de quoi s'unir à ce qui le précède et à ce qui le suit.

– L'appartenance à l'orthodoxie transcende les inégalités sociales. Dans son être intime, la communauté religieuse ne peut être inégalitaire. L'individu existe en tant que membre du groupe, il n'a de sens que par la collectivité dans laquelle il vient se fondre; il échappe au désarroi, à l'absurdité de sa condition.

– Par nature, le Russe est faible, paresseux, incapable d'accéder un jour à la maturité politique. Dans ces conditions, il doit être constamment guidé d'une main ferme. L'Etat apparaît comme le père de chaque citoyen et détient le droit exclusif de disposer de son bonheur. L'autorité paternelle est le seul pouvoir institué par Dieu dans le Décalogue pour contraindre au respect de l'ordre et de la tradition. A cet égard, la famille est appelée à jouer un rôle primordial.

– Lieu de refuge où l'on célèbre les vertus d'obéissance, de sacrifice, d'amour du travail, la famille constitue un barrage à l'individualisme et à l'esprit de nouveauté. La femme assume les tâches domestiques; les fils mariés habitent la maison natale exerçant, autant que possible, la même activité que leur père. C'est un frein à la mobilité sociale dont Pobedonostsev redoute les conséquences néfastes. Le Russe modèle, dont la vie resplendit d'humilité et de piété, c'est le prêtre de campagne, l'instituteur, le paysan surtout. Laborieux, modeste, dépourvu d'esprit de lucre, n'occupant que la place où le destin l'a convié, il demeure sagement prisonnier de son rôle et ne s'avise pas à le transgresser.

– A la tête du Saint-Synode, Pobedonostsev donne une impulsion sans précédent à la création des écoles paroissiales. L'enseignement primaire doit inculquer l'amour et la crainte de Dieu, exalter le culte de la patrie et le sens de la tradition, dispenser des rudiments d'instruction, afin que les élèves deviennent des êtres utiles, aptes à s'intégrer dans les rouages de la vie économique. La plante est donc prise toute jeune et conduite au lieu où elle devra servir.

Le clergé enseignant est formé de gens dévoués et de bon sens, et non d'exégètes ou d'esprits rompus à la casuistique. L'école n'a pas pour mission de produire des êtres doués d'esprit critique et d'initiative qui, devenus indociles et remuants, risqueraient de grossir les rangs des factieux. La diffi-

culté consiste à trouver un équilibre entre le maintien sous la férule, garant d'une certaine immaturité, et l'inéluctable éveil que comporte l'accès à un minimum de culture. Celle-ci confère au regard une certaine acuité et stimule l'envie d'observer et de juger par soi-même. En apprenant à lire aux paysans, on les expose à tomber sur de mauvais livres: on ouvre des possibilités à l'esprit, on encourage une manière d'efflorescence.

– La direction du Bureau de la censure ecclésiastique du Saint-Synode – gardien du loyalisme politique, de la moralité publique et du bon goût – investit Pobedonostsev d'un énorme pouvoir. Un réseau efficace d'informateurs locaux permet de débusquer les moindres écarts et de punir les actes séditionnels. Le mécanisme de l'inquisition fonctionne à l'aide d'un arsenal de mesures prophylactiques, comminatoires et coercitives. La production littéraire, picturale, musicale, dramatique et photographique, les revues, les journaux, même ceux de province, sont expurgés. Seuls les esprits d'inspiration authentiquement russe – cette notion ne faisant que recouvrir les axes de sa pensée dogmatique – se voient épargnés.

– L'ordre public repose sur une série de rapports de subordination: le souverain en est le garant au degré le plus élevé. Le fossé séparant gouvernants et gouvernés est sublimé par les liens mystiques qu'entretient le tsar avec ses sujets. Pratiquement la cohésion de l'empire est fragile, les groupes allogènes nombreux, les particularismes vivaces, les forces de la sédition prêtes à déferler. La patrie a, dès lors, une valeur sacrée: il faut l'aimer comme une réalité menacée. Parmi les ferments délétères, Pobedonostsev met au premier rang les Juifs. Cosmopolites, viscéralement matérialistes et corrompus, leur pouvoir occulte ouvre la voie au libéralisme et au socialisme.

Sur la scène politique, l'analyse du comportement de Pobedonostsev éclaire une période importante dans la perspective de l'ébranlement de 1905 et de la Révolution de 1917.

Le 29 avril 1881, «Pobedonostsev vient de consommer ce que Witte appelle dans ses mémoires «son grand péché». Il vient de faire machine arrière à l'Histoire. C'est le seul péché contre l'Esprit que l'Histoire ne pardonne jamais»⁴.

L'auteur entend souligner que, par son intervention péremptoire, le haut-procureur du Saint-Synode a obtenu du nouvel empereur⁵ l'annulation du décret signé par Alexandre II le jour même de sa mort (le 1^{er} mars) que devait rendre public le *Messenger officiel* du 5 mars. L'oukase prévoyait la création d'une commission générale de législation, sorte de chambre consultative formée de notables.

4 JACQUELINE DE PROYART, «Le haut procureur du Saint-Synode Constantin Pobedonostsev et le “coup d'Etat” du 29 avril 1881», *Cahiers du monde russe et soviétique*, janvier-mars 1962, p. 431.

5 Alexandre III.

Comment Pobedonostsev a-t-il réussi à imposer sa volonté au détenteur du pouvoir suprême? Parmi les activités multiples de l'homme politique, la plus haute, celle qui justifie ses fonctions et lui permet de s'accomplir, est l'acte de décider. La décision se situe à l'intersection d'un faisceau de forces et d'influences souvent antagonistes. Il est donc vain de se pencher sur le processus décisionnel sans posséder l'intelligence du contexte et sans évoquer les facteurs ambiants⁶.

Précepteur de l'héritier présomptif

Très favorablement impressionné par l'enseignement de droit civil que dispense Pobedonostsev à l'Université de Moscou, le comte Stroganov, responsable de l'éducation des fils d'Alexandre II, l'invite à s'occuper du grand-duc Nicolas Alexandrovitch; puis à la mort de ce dernier, en avril 1865, du nouvel héritier présomptif. Au début, les relations du maître avec son élève, peu doué et peu studieux, manquent d'harmonie. Le futur tsar s'initie sans zèle aux affaires de l'Etat⁷.

De proche en proche, cependant, l'ascendant de Pobedonostsev se marque sur son pupille que subjugue un magistère plein de science et d'autorité. Le professeur s'attache à approfondir la foi de son élève, soulignant l'étroitesse des liens de l'orthodoxie avec les destinées de la Russie. Il lui explique les mécanismes des problèmes courants, l'entretient du caractère composite de l'empire, lui fait connaître aussi la littérature panslave et les œuvres de Dostoïevski. Le précepteur se fait bientôt confident, puis conseiller indispensable.

L'entente et même l'amitié entre les deux hommes vont être scellées par la crise balkanique et la guerre russo-turque.

L'adhésion éphémère au panslavisme

De l'été 1876 à l'automne 1877, quand Pobedonostsev entretient un flirt avec le panslavisme, le grand-duc n'échappe pas au mouvement de solidarité provoqué par la fermentation que connaît la péninsule balkanique.

6 Pour appréhender le climat et la toile de fond de cette période, il convient de souligner l'utilité des documents relatifs au ministre de la guerre, D. A. Milioutine qui a été associé à la quasi-totalité des délibérations. Au Département des manuscrits de la Bibliothèque Lénine (à Moscou), les cartons 17 à 49 (Archives de Milioutine) relatent ses activités officielles; les cartons 50 à 79 contiennent sa correspondance avec, pour s'en tenir à l'essentiel: Alexandre II, Alexandre III, A. M. Gortchakov, P. A. Valouev, A. V. Adlerberg, P. A. Sabourov, N. P. Ignatiev, N. K. Giers, A. G. Jomini.

7 ROBERT F. BYRNES, *Pobedonostsev, His Life and Thought*, Indiana University Press, Londres, 1968, p. 75.

La révolte qui a éclaté en Herzégovine s'étend à la Bulgarie en mai 1876; la répression turque y est sans pitié. Un mois plus tard, les principautés autonomes de Serbie et du Monténégro déclarent la guerre à l'empire ottoman, mais ne tardent pas à subir de graves revers. L'émoi est grand en Russie. Dans les milieux favorables à la cause slave, on s'emploie activement à fournir aux insurgés un appoint important en hommes et en argent. L'héritier du trône et son professeur ne sont pas les moins ardents à soutenir leurs frères aux prises avec les Turcs. Pobedonostsev fait un travail considérable de propagandiste. A l'usage des soldats, il compose un livre de prières. Il traduit en russe le pamphlet de Gladstone: *The Bulgarian Horrors and the Question of the East*. A l'instigation de son épouse, son appartement se transforme en un centre de soins pour les blessés.

Dans cette atmosphère fiévreuse, jamais les incantations d'Aksakov et de ses coreligionnaires n'ont trouvé un accueil plus enthousiaste.

«Libérer les peuples slaves du joug physique et spirituel, leur faire don de l'émancipation spirituelle et d'une existence politique à l'ombre des ailes puissantes de l'aigle russe – telle est la vocation politique de la Russie, sa force morale et son devoir.»⁸

«La Russie doit réunir les Slaves comme la Prusse a réuni les Allemands. C'est un noble devoir, car il ne contient aucun germe d'égoïsme; il est salubre parce qu'il contribuera au triomphe du principe des nationalités et procurera des bases solides à l'équilibre de l'Europe; enfin ce devoir est digne de la Russie, digne de sa grandeur, et nous ne doutons pas qu'elle ne l'accomplisse.»⁹

«La question d'Orient n'est pas de celles qui peuvent être tranchées par les diplomates à qui n'appartient que le domaine des questions secondaires. Les grandes décisions c'est l'Histoire elle-même qui les prend au milieu des tonnerres et des éclairs, tel le Seigneur sur le mont Sinaï.»¹⁰

Ce ton martial prélude à l'entrée de la Russie dans le conflit en avril 1877:

«C'est une époque merveilleuse que celle-ci où le cœur de la Russie entière tressaille et où le peuple marche au combat pour libérer ceux qui sont nos frères, tant par le sang que par la foi.

C'est le peuple lui-même qui a voulu la guerre, d'accord avec le Tsar. Dès que la parole du Tsar eut retenti, le peuple se pressa dans les églises par toute la Russie. En lisant le manifeste impérial, tous les gens du peuple se signaient en se félicitant de voir enfin venir cette guerre ... Tous sentent qu'il va se passer quelque chose de décisif, que nous allons peut-être voir l'épilogue de vieilles histoires qui ont trop traîné, que nous marchons vers des événements qui nous permettront de rompre avec le passé, que la Russie va faire un grand pas en avant ...

Nous avons besoin de cette guerre tout autant que nos frères slaves torturés par les Turcs. Nous nous levons pour aller au secours de ces frères, mais nous agissons aussi pour notre propre salut. La guerre va purifier l'air que nous respirons et dans lequel nous étouffons.»¹¹

L'adhésion de Pobedonostsev aux thèses du panslavisme ne représente, dans sa carrière, qu'une brève parenthèse, celle d'une approbation par inad-

8 IVAN AKSAKOV, *Polnoe Sobranie Sochinenii*, I.S. Aksakova, 7. I–VII, Moscou, 1886, t. I, pp. 5, 6.

9 I. AKSAKOV, *op. cit.*, t. I, p. 201.

10 Propos de N.I. Danilevsky (1822–1885) cf. HANS KOHN, *Pan-slavism, Its History and Ideology*, New York, 1960, p. 196.

11 F. DOSTOÏEVSKI, *Journal d'un écrivain*, 1873, 1876, 1877, Paris, 1904, pp. 412–424.

vertance. La fièvre et l'émotion du moment, son estime pour des hommes comme Dostoïevski et Ivan Aksakov lui font oublier momentanément ce que leur lyrisme et leur grandiloquence comportent d'utopique. Les développements du conflit armé avec la Turquie le conduisent graduellement de l'acquiescement timide au scepticisme, et du scepticisme à la réprobation.

En effet, l'ouverture des hostilités pose la question des rapports appelés à s'établir entre le politique et le soldat. Aux yeux de l'armée russe, dont de nombreux chefs étaient gagnés aux idées des «ardents patriotes», la diplomatie n'avait fait qu'étaler son inconsistance depuis le début de la crise orientale. Le tsar, incapable de formuler des principes directeurs, est dépassé par les événements. L'intervention militaire répond à une idée «sacrée» et se pare d'une mission protectrice. Mais où s'arrêtera-t-elle? Quand sont évoqués l'honneur et la dignité de la Russie, à quelle aune sont-ils mesurés? Pobedonostsev sent confusément que gagner la guerre ne constitue pas un objectif en soi. Si la Porte est vaincue, que deviendront les territoires libérés? Dans ce genre d'entreprise, ce qui importe, c'est de gagner la paix – tâche souvent plus ardue que de l'emporter sur le terrain. Le voit-on suffisamment en haut lieu?

Pour l'heure, devant Plevna, l'armée russe est arrêtée (juillet 1877). Pobedonostsev s'alarme. Remontant aux sources du panslavisme, il en aperçoit les ambiguïtés et en dénonce le leurre: jeu constant d'attirance et de répulsions entre Russes et Slaves non russes où dominent les points de divergence.

Au plus fort de la guerre, quand la combativité des «frères slaves» lui paraît fléchir, Pobedonostsev se remémore ce qu'a de factice la tendance incarnée par Ivan Aksakov. Et dans l'armée russe, que d'officiers en quête de décoration, de bretteurs en mal d'escarmouches, de reîtres peu conscients de la cause qu'ils défendent! Si Pobedonostsev se détourne du panslavisme, c'est parce qu'il en redoute les débordements qui pourraient un jour se retourner contre le pouvoir.

La reprise des menées subversives

Le bilan de la crise balkanique fait apparaître que le gouvernement de Saint-Pétersbourg a obtenu des résultats bien inférieurs à ses espoirs. Il a subi un coup terrible pour son prestige puisque le Congrès de Berlin de l'été 1878 l'a obligé à renoncer à la création de la Grande Bulgarie envisagée dans le cadre du Traité de San Stéfano (mars 1878). Au lieu de constater leurs propres carences, les dirigeants russes s'en prennent aux autres puissances, avec d'autant plus de violence que la fin des hostilités remet à nu les plaies du pays. L'élan patriotique et la flamme d'ambition nationale avaient engendré un arrêt momentané de l'action subversive. Alors que s'amplifient les désordres au sein de la paysannerie et qu'augmente la fréquence des grèves

ouvrières¹², la recrudescence des attentats est patente dès janvier 1878. Le terrorisme est une stratégie qui comporte des aléas, mais qui a aussi ses chances dans une société traumatisée. La dimension véritable du mouvement s'inscrit dans l'aggravation d'un climat d'angoisse qu'entretennent des coups d'une audace folle et spectaculaire.

«Une activité terroriste bien organisée détruisant dix ou quinze piliers du pouvoir sèmera la panique au sein du gouvernement et l'empêchera d'agir de façon cohérente; en même temps, elle remuera la masse du peuple et créera le moment favorable pour passer à l'assaut.»¹³

Dans la capitale, plusieurs personnes appartenant aux sphères dirigeantes, dont le ministre de la guerre¹⁴, reçoivent des lettres de menace. La violence et la répression s'engagent dans un cercle infernal. Le tsar est traqué jusque dans sa demeure par un ennemi que le déploiement de la police s'est révélé impuissant à tenir en respect.

L'autocrate s'oriente alors vers le renforcement du dispositif de coercition. Le comte Loris-Melikov, ancien gouverneur général de Kharkov, est investi de pouvoirs dictatoriaux au titre de président de la Commission exécutive suprême. A lui d'ordonner et de coordonner les mesures destinées à châtier les coupables et à prévenir la répétition des forfaits. Plus soucieux d'agir que de plaire, il entend disposer d'une solide marge de manœuvre. Mais il est le fils d'un négociant arménien (c'est loin d'être un atout) et il n'est pas rare qu'on le lui fasse sentir. Il va donc s'assurer des appuis là où ils paraissent s'offrir aisément. Encore convient-il (c'est l'une des tâches qu'il s'assigne en priorité) d'amadouer la tendance conservatrice. A cet effet, et pour écarter un homme qui ne lui cache pas son aversion, il propose d'appeler Pobedonostsev à la tête du Saint-Synode en lieu et place du comte Dimitri A. Tolstoï, peu apprécié des dignitaires orthodoxes, en raison de la tiédeur de ses convictions religieuses. Mais le tsar répugne à envisager la promotion d'un fanatique qui «s' imagine que le miracle de la Pentecôte se renouvelle constamment à son profit»¹⁵.

Les nouvelles responsabilités de Pobedonostsev

Si Alexandre II n'a aucune sympathie pour Pobedonostsev, celui-ci le lui rend bien et ne se prive pas, même devant l'héritier du trône, d'exprimer son opinion. Il condamne sévèrement l'infidélité ouvertement affichée du monarque (depuis 1867) et son mariage avec la princesse Dolgorouki – «cette

12 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *Krizis Samoderzhaviya na rubezhe 1870–1880 godov*, Moscou, 1964, p. 10.

13 Propos d'A. I. Jeliabov, un des chefs du «parti» «Narodnaia Volia», cf. P.A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 17.

14 D. A. MILIOUTINE, *Dnevnik*, 1873–1882, Moscou, 1947–1950, 4 volumes, t. III, pp. 84–85.

15 Propos de P. A. Valouev, président du Comité des ministres, cf. R.F. BYRNES, *op. cit.*, p. 144.

putain»¹⁶ – moins de deux mois après le décès de l'impératrice. La faiblesse de l'Etat et le choix désastreux des responsables à tous les échelons sont imputables à sa conduite déréglée. «Alexandre II n'inspire que la pitié... Dieu l'a puni. Il n'a plus la moindre volonté. Seuls l'attirent les plaisirs de la chair»¹⁷. Pobedonostsev n'hésite pas à dire que la Russie a besoin d'une régénération spirituelle et d'un nouveau tsar.

En dépit de ces sentiments réciproques peu amènes, Alexandre II finit par accéder à la requête de Loris-Melikov et Pobedonostsev devient haut-procureur du Saint-Synode en avril 1880¹⁸. Loin de s'en satisfaire, il aspire, dès l'été 1880, à agrandir son champ d'action et à siéger au comité des ministres. Sa demande surprend car on pensait le confiner dans les affaires religieuses. Après de longs attermolements, l'oukase du 20 octobre 1880 lui permet de participer aux délibérations du cabinet¹⁹.

Cette terminologie est-elle adéquate dans un système où la fonction gouvernementale est exercée par un seul homme qui possède sans partage le pouvoir de décider? Il est vrai qu'en Russie, s'il y a des ministres, il n'y a pas, à proprement parler, de gouvernement. L'usage voulait que chaque responsable présentât son rapport au monarque, en tête-à-tête. Ce n'est que sporadiquement que tous les ministres étaient réunis; ils le seront cependant plus fréquemment dans les heures graves de 1881. Peu habitués à travailler ensemble, dépourvus d'esprit de solidarité, souvent plus rivaux qu'associés, ils forment un appareil traversé d'impulsions contradictoires.

Intransigeant à l'égard des auteurs de troubles, Loris-Melikov n'en est pas moins désireux d'extirper le mal par une attitude graduellement plus souple envers la presse et le milieu universitaire notamment. A l'instar de Valouev, il suggère la création d'une commission de législation, ébauche de parlement que le haut-procureur du Saint-Synode considère comme le signe annonciateur de la ruine du régime autocratique: toute solution libérale, si timide soit-elle, ne peut qu'entraîner la Russie vers l'abîme. A plusieurs reprises, le chef du gouvernement tente de désarmer les critiques en faisant valoir les mérites de son initiative, mais l'antagonisme est irréductible. On en revient alors aux subterfuges qui ont fait leurs preuves avec Gortchakov²⁰. Loris-Melikov fait en sorte que Pobedonostsev ne puisse s'associer à trois dé-

16 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, Moscou, 1925, t. I, pp. 69-73.

17 SERGE KONOVALOV (éd.) *The Emperor Alexander II and Princess Ekaterina Dolgorukaya: Nine Letters*. Oxford Slavonic Papers, XI (1964), pp. 94-100.

18 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. III, p. 243.

19 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, t. I, pp. 84-87.

20 Le chancelier Gortchakov, toujours nominalement à la tête des affaires étrangères, n'est plus qu'un vieillard vaniteux et maladroit. Par faiblesse, le tsar ne l'écarte pas. Aussi les réunions du comité donnent-elles lieu à de véritables mises en scène. Dès que les affaires courantes sont expédiées, la séance est levée. Et aussitôt que Gortchakov a quitté les lieux, les autres ministres se réunissent à nouveau pour examiner les questions importantes. Cf. D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, 1880, 1881, *passim*.

bats qui se tiennent en février 1881. Les propositions gouvernementales sont approuvées. Elles doivent faire l'objet d'un dernier examen prévu pour le 1^{er} mars, avant d'être promulguées par le tsar. Mais c'est ce jour-là précisément que prend fin le sursis de l'empereur condamné à mort par les groupements subversifs.

Les débuts du nouveau règne

«Comme je plains le nouveau souverain! Je le plains comme un pauvre enfant malade et abasourdi. Je crains qu'il n'ait pas de volonté. Qui va le guider? Jusqu'à nouvel ordre ce charlatan de Loris-Melikov. A l'heure actuelle, d'après tous tous les indices, il est en train de l'entortiller ... Il est plus que probable qu'on empruntera le chemin libéral. Personne ne veut engager la lutte. Le pouvoir s'évente, s'effiloche. Il n'y a plus d'hommes, mais seulement des eunuques au cœur frigidé.»²¹

Si le garant de l'ordre a pu être assassiné en plein jour, estime Pobedonostsev, c'est que le pays est au bord du gouffre. Il importe de restaurer des principes sains de gouvernement, afin d'éviter de retomber dans les errements d'Alexandre II.

«Majesté, si l'on vous clame des chants de sirène qui vous incitent à continuer dans la voie libérale, à céder à l'opinion publique, alors, au nom de Dieu, n'en croyez rien, n'obéissez pas. Sinon, ce serait la perte de la Russie et la vôtre. Pour moi cela ne fait aucun doute. Votre sécurité n'en sera pas accrue, mais diminuée. Les odieux malfaiteurs qui ont tué votre père ne se satisferont plus d'aucune concession, ils n'en seront que plus impitoyables. On ne peut les mettre hors d'état de nuire, on ne peut extraire la mauvaise graine que par une lutte à outrance, menée par le fer et par le sang.»²²

De son côté, le comité exécutif nihiliste fait connaître les conditions auxquelles il serait disposé à suspendre sa lutte contre le gouvernement:

«1^o Amnistie générale pour tous les crimes politiques.

2^o Création d'une représentation de tout le peuple russe pour réviser les institutions actuelles de l'Etat afin de les mettre en harmonie avec les besoins de la vie publique moderne; cette représentation devrait se composer de délégués de toutes les classes de la population sans distinction; elle devrait être laissée absolument libre sans immixtion quelconque de la part du gouvernement.

3^o A cet effet, pleine liberté de la presse, de la parole, de réunion et pleine liberté, en particulier, pour les programmes électoraux libéraux.

Si ces conditions sont remplies, nous jurons sur tout ce qui nous est sacré de déposer les armes et de nous soumettre entièrement au gouvernement.»²³

C'est donc la guerre: l'intransigeance de Pobedonostsev se renforce. Pour l'amour de la vérité et le bien du peuple russe, il veut en finir avec ces

21 *Russky Arkhiv*, 1907, II., pp. 89-91.

22 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 324.

23 Résolution transmise à l'étranger par la *Dépêche de Cologne* (cf. *Journal de Genève*, 10 avril 1881).

palabres au sujet de la liberté d'expression, de réunion et de la représentativité des assemblées.

Ses injonctions vont encore plus loin: il faut changer les ministres que le peuple croit sur le point de fomenter un complot.

«Ne gardez pas Loris-Melikov. Je n'ai pas confiance en lui. Il joue un double-jeu. Ce n'est pas un patriote russe, mais un intrigant. Il faut le faire démissionner.»²⁴

Le 8 mars, les ministres se retrouvent pour la première fois réunis autour du nouveau tsar. Milioutine s'étonne de voir apparaître de nouveaux visages, de nouveaux noms réputés pour leur hostilité à toute mesure libérale. A la suite de pressions occultes et de démarches insistantes, Pobedonostsev a obtenu que Stroganov (adversaire, en son temps, de l'abolition du servage) fasse bénéficier le cabinet de sa longue expérience.

«Appelez auprès de vous le vieux S. G. Stroganov: c'est un homme de vérité, un vieux serviteur de vos aïeux, un témoin actif de grands événements historiques. Il est au bord de la tombe, mais son esprit est clair et son cœur est russe. Il n'y a pas d'autre homme en Russie dont il vous sera plus agréable de prendre conseil en ce moment terrible.»²⁵

Le projet de conseil consultatif élu, dont l'empereur craint qu'il ne représente «un premier pas sur le chemin d'une constitution»²⁶, est au centre des débats. A son tour, à l'occasion d'une violente harangue, le haut procureur du Saint-Synode dénonce l'initiative de la tendance modérée comme une copie des institutions de l'Europe occidentale.

«Les constitutions sont la source de tous les mensonges et de toutes les intrigues. La Russie n'est forte que par l'autocratie qui traduit l'union du peuple et du tsar.»²⁷

Il dénonce ensuite les réformes des années 1860 comme une funeste erreur. A l'issue de ce discours pathétique, «véritable négation de toute la base de la civilisation occidentale»²⁸, Abeza, ministre des finances, s'écrie: «Si tout ce qui a été fait pour favoriser le développement de la Russie constitue une faute grave et néfaste, il faut licencier tous les ministres présents; mais quel nouveau programme proposeront les détracteurs du règne bienfaisant d'Alexandre III?»²⁹

Pourtant, au terme de cette séance, Pobedonostsev accroît son influence. L'un de ses partisans, Baranov, est nommé gouverneur de la capitale³⁰. Quinze jours plus tard, le baron A. P. Nikolai (que le haut procureur avait connu au sénat) devient ministre de l'éducation: «c'est un homme éduqué à la

24 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 325.

25 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, pp. 314-316.

26 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 326.

27 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 329.

28 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. IV, p. 35.

29 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. IV, p. 35.

30 R. F. BYRNES, *op. cit.*, pp. 151-156.

vieille école et selon des principes pédagogiques sains»³¹. Pobedonostsev cherche fébrilement à se gagner d'autres appuis. Contre Loris-Melikov, il mobilise ses amis Katkov et I. Aksakov.

A la veille de la deuxième réunion plénière, Abaza, Loris-Melikov et Milioutine estiment que la voie des réformes doit être élargie au fonctionnement des ministères. Il est temps que la Russie se dote d'un véritable conseil des ministres, solidaires les uns des autres. Le cabinet serait collectivement responsable devant le souverain. Dans l'immédiat, les trois responsables précisent que leur maintien aux affaires dépendra de l'élimination de toute influence occulte³². Parallèlement à cette concertation, Loris-Melikov avait tenté, dans un souci d'apaisement, de clarifier les choses avec Pobedonostsev³³.

«Je sens qu'ils ne veulent pas me comprendre et m'écouter et, pour ma part, je ne les comprends pas. Je ne puis par ailleurs faire de concession à ce que je crois fermement être la vérité»³⁴, note Pobedonostsev. Lors de la réunion du 21 avril, le tsar est contraint de se prêter à une discussion générale. Les «libéraux» ouvrent le feu: ils exposent crûment leurs projets, faisant au passage le procès de l'arbitraire et de la répression aveugles. «Abaza a prononcé un discours verbeux, Milioutine a divagué au point de reprendre les arguments des articles d'avant-garde des journaux de Pétersbourg, c'est-à-dire qu'il a déclaré que tout le mal venait, soi-disant, du fait que les réformes de l'Empereur défunt étaient restées à mi-chemin»³⁵.

Pobedonostsev esquive l'affrontement en se lançant dans une digression sur l'honnêteté et la droiture. Abaza rétorque que le moment est venu de prendre des dispositions concrètes. Le débat paraît ainsi n'avoir été qu'une mesure pour rien. Cependant Milioutine se demande si le haut-procureur n'a pas assoupli ses positions, si grand était le contraste avec la dureté et l'intransigeance de ses interventions antérieures. Le ministre de la guerre se prend à espérer: la réunion aura peut-être agi favorablement sur Alexandre III, enclin dès lors à tendre l'oreille aux voix de la raison et de la modération³⁶. En réalité, Milioutine et ses partisans se laissent prendre au piège des paroles conciliantes de Pobedonostsev.

A l'issue de la séance, l'empereur fait part de ses impressions à son ancien précepteur: «Notre réunion m'a laissé une impression très amère. Loris-Melikov, Milioutine et Abaza poursuivent la même politique: ils veulent, d'une

31 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, p. 324. Nicolai succède à A. A. Sabourov jugé trop clément à l'égard du milieu universitaire et peu efficace dans le programme de développement des écoles paroissiales.

32 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. IV, pp. 56-57.

33 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, p. 325.

34 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, pp. 327-330.

35 Lettre de Pobedonostsev à Catherine Tioutchev, cf. *Russky Arkhiv*, *op. cit.*, pp. 98-100.

36 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. IV, pp. 57-59.

façon ou d'une autre, nous amener à un gouvernement représentatif. Tant que je ne serai pas convaincu qu'un tel système est indispensable au bonheur de la Russie, cela ne sera pas. Mais il est peu probable que j'en sois jamais convaincu, car je vois tout le mal qu'un pareil régime peut causer à la Russie»³⁷. Pobedonostsev est soulagé: son enseignement a porté ses fruits.

La rédaction du manifeste et ses prolongements

Le chemin est donc tracé: rédiger au nom de l'empereur un manifeste proclamant le principe intangible de l'autocratie et le lui faire approuver sans tarder. Dans la mesure où ses adversaires ont l'air de considérer que l'état d'incertitude générale leur est favorable, Pobedonostsev estime qu'il convient de brusquer le dénouement, d'autant plus que le comité exécutif nihiliste vient de lancer un ultimatum (le 22 avril).

«Le premier acte de la volonté autocratique d'Alexandre a été l'ordre de faire mourir une femme par la pendaison³⁸. Sans attendre son couronnement, il a inondé le trône du sang des champions des droits nationaux. Sur les tombes à peine fermées de nos camarades, nous affirmons que nous persisterons dans nos efforts en faveur de la délivrance du peuple.

Après l'événement du 1^{er} mars, le comité exécutif a fait savoir à l'empereur que le seul moyen d'ouvrir à la Russie une ère de développement pacifique consistait dans un appel à l'autorité suprême du peuple. A en juger par l'exécution du 2 avril, le pouvoir a préféré en appeler au bourreau Trolov, le célèbre auxiliaire d'Alexandre II. Ainsi soit-il.

Le comité se refuse à se prononcer pour le moment sur la politique d'Alexandre III, mais il déclare qu'une politique réactionnaire, basée sur les traditions du règne d'Alexandre II, entraînera des conséquences plus désastreuses pour le gouvernement que la catastrophe du 1^{er} mars (...)»³⁹.

Pendant deux jours, les 24 et 25 avril, le haut procureur et son épouse travaillent à la rédaction du texte. Le 26, ils avouent en être contents, chaque mot a été pesé⁴⁰. Toute la Russie («à l'exception, bien entendu, des insensés qui escomptent une constitution»⁴¹) attend, pensent-ils, une telle proclamation qui n'exige l'approbation de nulle autre personne. Le document est envoyé le 27 avril au tsar qui s'en déclare entièrement satisfait. «Tout à fait d'accord avec la rédaction du projet»⁴². Le même jour, Pobedonostsev est convoqué chez le tsar: il y reste une demi-heure. L'autocrate donne son plein

37 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, pp. 366-367.

38 Il s'agit de Sophie Perovskaia, l'une des personnes arrêtées lors de l'attentat du 1^{er} mars.

39 Résolution transmise de St-Petersbourg par les journaux anglais (cf. *Journal de Genève*, 5 mai 1881).

40 *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, p. 330. Contrairement à certaines allégations, Katkov n'a pas contribué à la rédaction du manifeste (voir notamment les extraits du *Journal de Valouev* [mai 1881] in *Byloe*, N° 18, Petrograd, 1919).

41 *Russky Arkhiv*, *op. cit.*, p. 101.

42 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, pp. 369-370.

accord et pense «avec plaisir à la surprise qu'éprouveront ses ministres»⁴³. Le bruit courait alors dans la capitale «qu'il y aurait une espèce de ministère unique qui dirigerait la Russie à la majorité des voix et dont Loris-Melikov serait le chef»⁴⁴.

Le 28 avril, les ministres apprennent avec stupeur qu'un manifeste⁴⁵ – véritable profession de foi de l'absolutisme – paraîtra le lendemain. Pobedonostsev avoue en être l'auteur. L'indignation est vive. Ils n'avaient pas imaginé «qu'on pût, à leur insu, engager devant la Russie et devant toute l'Europe la politique du règne»⁴⁶. A quoi Pobedonostsev réplique: «Un empereur ne peut-il vraiment s'adresser directement à son peuple sans prendre l'avis de ses ministres?»⁴⁷. Milioutine enchaîne: «Quelle impression désastreuse va provoquer le manifeste en Russie⁴⁸ et en Europe! Tant de gens qui avaient espéré des réformes par des moyens pacifiques, vont s'écarter de nous et se rallier à la masse qui soutient les révolutionnaires»⁴⁹. Cependant, comme l'écrivait le haut-procureur du tsar: «Les temps où nous vivons sont troublés. Il est dangereux de laisser à la barre des hommes qui ont perdu la tête. Ils sont allés s'imaginer qu'à la séance du 21 mars vous vous êtes lié à eux par un engagement mutuel et que vous l'enfreignez. La mention du pouvoir absolu dans le manifeste est, à leurs yeux, un affront»⁵⁰. S'estimant trahis, les tenants d'une politique d'ouverture démissionnent à quelques jours de distance – pour raisons de santé – précisent les documents officiels: Loris-Melikov le 29 avril, Abaza le 30 et Milioutine le 12 mai.

Parmi les changements ministériels résultant de cet épisode sans précédent, le plus significatif, mais aussi le plus surprenant, est la nomination d'Ignatiev⁵¹ (instamment recommandé au tsar par Pobedonostsev deux mois auparavant) en remplacement de Loris-Melikov.

43 *Russky Arkhiv*, op. cit., p. 101.

44 *Ibidem*.

45 P. A. ZAIONCHKOVSKY, op. cit., pp. 371–372. Le texte rappelle le «glorieux règne d'Alexandre II», énumère «les grandes réformes accomplies»; puis, après avoir évoqué l'assassinat du 1^{er} mars, Alexandre III proclame: «Dans notre deuil profond, la voix de Dieu nous a commandé de prendre courageusement en main le gouvernement de la Russie avec confiance dans la divine Providence et foi dans la force de la puissance souveraine que nous sommes appelé, pour le bien du peuple, à consolider et à défendre contre toutes les attaques. En nous vouant à notre haute tâche, nous invitons tous nos nouveaux sujets à nous servir et à servir l'Etat loyalement et fidèlement pour anéantir un esprit de rébellion qui couvre la Russie de honte, pour fortifier la foi et la moralité, pour placer l'éducation des enfants sur de bonnes bases; enfin, pour extirper tout ce qui est en opposition avec le sentiment du droit et de l'honnêteté, et pour fonder à jamais le règne de l'ordre et de la justice.»

46 P. A. ZAIONCHKOVSKY, op. cit., p. 374.

47 *Russky Arkhiv*, op. cit., p. 100.

48 Dans la capitale, en plusieurs endroits, le manifeste a été arraché des murs où il était placardé. D. A. MILIOUTINE, op. cit., t. IV, p. 64.

49 *Ibidem*.

50 Cf. *Pisma Pobedonostseva K. Aleksandru III*, I, pp. 336–337.

51 Nicolas P. Ignatiev (1832–1908). Cf. G. HÜNIGEN, *N. P. Ignatiev und die russische Balkan-*

Dans la circulaire⁵² qu'il adresse à tous les gouverneurs de province (le 22 mai 1881), le nouveau ministre se demande d'abord quels sont les symptômes du mal. Les attentats réitérés contre l'empereur et les hauts responsables, bien sûr, mais aussi la découverte d'imprimerie clandestine ou de matières explosives dans un logement suspect, l'arrestation d'une femme déguisée en agent de police au moment où elle essaie de soulever les paysans contre les propriétaires par la diffusion d'un faux oukaze impérial, l'annonce de quelque complot ourdi par des officiers de la garde ou de la marine; tous ces faits dont se nourrit la chronique quotidienne ne sont pas les seuls indices. La négation de l'autorité autocratique – base fondamentale de l'ordre des choses – atteste un bouleversement non moins inquiétant de l'opinion. L'autocratie, estime-t-il en substance, constitue le fondement de tout l'édifice social en Russie. On ne saurait la discuter, encore moins songer à la limiter. Par conséquent, il est vain de se bercer de chimères constitutionnelles. Les réformes, les changements profonds de structure au besoin, ne s'accompliront qu'à l'initiative du pouvoir. Le mal étant bien constaté, quelle en est la cause? poursuit-il. Il faut la chercher dans l'oubli des traditions nationales, dans l'indifférence religieuse, dans l'impuissance de l'Eglise, dans le relâchement de la discipline, en un mot dans l'altération rapide des mœurs et des idées slaves. Il faut aussi la chercher dans les scandales administratifs, l'incurie, la négligence et la vénalité des fonctionnaires.

Comment remédier à de si graves carences? En redoublant de vigilance et de sévérité envers les menées révolutionnaires avec l'indispensable concours de la population qui doit faire le vide autour des anarchistes et faciliter la répression des attentats et des émeutes. Mais il ne suffit pas de sévir: il convient d'extirper jusqu'aux racines du mal. La seule voie que préconise Ignatiev est le retour à la vieille foi orthodoxe et à la simplicité des mœurs nationales, à la transformation de l'enseignement public et de l'éducation privée. Il s'agit que les coupables, où qu'ils soient placés dans la hiérarchie, puissent être châtiés de manière exemplaire.

Cette analyse reflète bien les vues de Pobedonostsev. Mais les deux hommes pourront-ils durablement s'accorder?

Ignatiev (dont «l'âme et les instincts sont russes»⁵³) a gravi rapidement les échelons. Après s'être distingué pendant la guerre de Crimée, il est chargé de mission en Chine (1860), puis appelé à la direction du département asiatique des affaires étrangères. En 1864, il représente la Russie auprès de la Porte ottomane. Il restera treize ans en poste à Constantinople. Les instructions remises aux ambassadeurs ne dépassant pas, en général, les circonstances

politik 1875–1878, Göttingen, 1968. Voir aussi A. ONOU, «The Memoirs of Count N. Ignatiev», *Slavonic Review*, 1932.

52 P. A. ZAIONCHKOVSKY, *op. cit.*, pp. 380–381.

53 Aux dires de Pobedonostsev, cf. R. F. BYRNES, *op. cit.*, p. 151.

immédiates, ceux qui ont le goût d'agir prennent des initiatives personnelles. Ignatiev ne s'en prive pas. Abrupt, peu scrupuleux, il parvient à exercer un ascendant sur le sultan Abd ul-Aziz⁵⁴. Il se flatte de connaître la mentalité des Orientaux et la manière de les circonvenir.

D'un panslavisme agressif, il est l'homme des questions balkaniques⁵⁵, du moins le croit-il. Indifférent à l'état des finances de son pays, à ses difficultés internes, à l'adéquation des moyens et des fins, il ne songe qu'à en découdre par la force. Il apparaît comme le principal artisan du Traité de San Stéfano (mars 1878) qui dresse contre la Russie les puissances occidentales, mais aussi certains des peuples dont elle voulait défendre les intérêts. «Le Traité de San Stéfano a constitué la plus grande aberration que l'on puisse commettre. La fin de l'histoire est que nous en sommes réduits à le déchirer sous les yeux de l'Europe réunie. La Bulgarie qu'Ignatiev voulait créer est une absurdité. L'Europe n'est pas enflammée de colère, comme le croit Gortchakov, elle est simplement amusée»⁵⁶. Pénétré avant tout d'esprit militaire, il ne se sent à l'aise que sous l'uniforme. Homme d'action, sa passion de vouloir et sa jalousie de décider font bon marché des hiérarchies. Comment ce personnage impétueux et imprévisible pourrait-il se borner à appliquer des directives et servir sans éclat?

Si Pobedonostsev a obtenu gain de cause en avril 1881, il s'est lourdement trompé sur le choix de l'homme. On sent rapidement qu'Ignatiev ne pourra s'accommoder d'un ministère qui lui fera couler des jours ordinaires. Tout en imitant le stratagème utilisé par Pobedonostsev quelques mois plus tôt, il emprunte soudainement (dès l'été 1881) à Loris-Melikov l'idée d'assemblées territoriales élues. A cet effet, il aimerait persuader Alexandre III de rédiger un manifeste dont il partagerait le secret avec la seule autorité impériale. Le tsar, cette fois, condamne le procédé: il s'en ouvre à Pobedonostsev. Indigné par la manœuvre, celui-ci obtient la mise à l'écart de l'éphémère ministre de l'intérieur, en mai 1882⁵⁷.

* * *

Ainsi donc Pobedonostsev a obtenu de son souverain qu'il «veuille» ce que lui-même voulait et pensait devoir être accompli pour le bien de son pays.

A la suite du manifeste «arraché» à l'autocrate, «il se produit» déclare-t-il,

54 Abd ul-Aziz, 32^e sultan ottoman, 1830–1876, frère d'Abd ul-Medjid auquel il a succédé en 1861. Les rapports d'Ignatiev avec Abd ul-Hamid II, sultan de 1876 à 1909, seront, au contraire, chargés de tension.

55 MICHAEL B. PETROVICH, *The Emergence of Russian Pan-Slavism 1856–1870*, New York, 1956, p. 262 et suivantes.

56 Propos de Chouvalov (ambassadeur de Russie à Londres) à Andrassy (ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie). Cf. MEDLICOTT, *The Congress of Berlin and After: A Diplomatic History of the Near Eastern Settlement 1878–1880*, Londres, 1938, p. 40.

57 R. F. BYRNES, *op. cit.*, pp. 162–163.

«un véritable coup d'Etat»⁵⁸. Le terme n'est pas exact. D'abord le coup d'Etat revêt un caractère illégal. Rien de tel en avril 1881. L'éminence grise ne fait qu'imposer sa volonté. C'est une épreuve de force que se livrent deux tendances antagonistes sous les yeux d'un monarque indécis. Deuxièmement, au sens strict, le coup d'Etat est l'affaire d'un ambitieux ou d'une poignée d'ambitieux désireux d'accéder au pouvoir ou de renforcer celui qu'ils possèdent. Certes, le haut-procureur incarne les inspirations d'un profond courant conservateur, mais il n'est mû par aucune ambition, sinon par la conviction de servir les desseins de la Providence. Ce qui, pourrait-on dire, est l'espèce d'ambition la plus redoutable.

Quoi qu'il en soit, l'esprit libéral qui avait marqué les conciliabules du printemps 1881 et les velléités réformistes ont été balayés. On ne créera pas de nouvelles institutions; la volonté de conserver le pouvoir autocratique est fermement proclamée. Mais à aucun moment ne sont prises en compte les pesanteurs économiques et les possibilités financières, ne sont mesurés les besoins et les capacités réels. La définition de l'action gouvernementale n'est dictée que par les effets psychologiques du terrorisme dont les causes profondes ne font l'objet d'aucun examen critique. Pobedonostsev prétend se soucier de l'élaboration d'une nouvelle politique, d'un programme général. On ne décèle en fait qu'un raidissement qui trahit la peur de l'autre comme détenteur de liberté, l'angoisse devant la vie avec ce qu'elle suggère d'imprévisible, donc de menaçant.

Sans céder à une quelconque logomachie, on peut se demander si la séquence que nous avons détaillée s'apparente à une crise. La signification la plus proche du sens actuel se trouve chez Hippocrate: la crise désigne la phase décisive d'une maladie, le moment périlleux par excellence. On disait, dès le XVIII^e siècle, qu'une affaire était dans sa crise pour indiquer qu'elle allait basculer dans un sens ou dans l'autre. Pour les historiens le terme évoque une remise en cause située à divers niveaux, une menace contre ce qui semblait ferme et permanent du point de vue des institutions ou des mœurs.

Les projets de Loris-Melikov battus en brèche par Pobedonostsev n'allant pas au-delà de timides réformes, ne pouvaient donc, à première vue, susciter un ébranlement de l'ordre ancien. Il paraît donc excessif de dire que le manifeste d'avril 1881 fait faire machine arrière à l'Histoire, encore que le jeu des conjectures puisse nourrir et légitimer une autre conception de l'évolution d'une société.

Dans notre contexte, le mot crise n'est pas approprié. La Russie est malade de ses inégalités, de sa rigidité, de son incapacité à innover, à répondre par des méthodes flexibles à des impulsions nouvelles, à des exigences imprévues. Elle ne se soucie pas d'inventer l'outil capable de satisfaire les aspirations de la collectivité.

58 *Russky Arkhiv*, op. cit., p. 101.

«Il faut bien admettre que notre organisation requiert une réforme du haut jusqu'en bas. Mais nos cadres administratifs en sont incapables: leur point de vue n'est pas plus éclairé que celui d'un agent de police. Au lieu de traiter le mal à la racine, le gouvernement réprime. C'est comme si, lors d'une épidémie, on se contentait d'ordonner une quarantaine sans s'attaquer à la maladie elle-même (...). Je suis convaincu que les membres de notre société sont inaptes à résoudre les problèmes actuels; bien mieux, ils sont, incompetents à les comprendre...»⁵⁹

«La confiance dans le gouvernement et dans tous ses organes est sapée à la base; de même le gouvernement et tous ses organes n'ont pas la moindre confiance en eux-mêmes... Extérieurement, le corps vit et les pulsations du cœur semblent normales, alors que se déclarent déjà les symptômes alarmants d'une maladie cérébrale. Nulle part un objectif clair, de conviction chez personne. Chacun ne pense qu'à soi et à ses propres intérêts, et combat celui qui se dresse sur son chemin. Ainsi en fut-il toujours en Russie, ainsi en est-il aujourd'hui encore malgré tous les dangers qui menacent l'Etat»⁶⁰.

Dans les années 1879 à 1881, la Russie a subi un choc thanatique. De l'amorce d'une libéralisation, d'une promesse de dégel, on revient à une période de glaciation. L'Empire tsariste a connu un flottement, une tension, un moment erratique qui, à long terme, préfigure une crise dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot.

59 D. A. MILIOUTINE, *op. cit.*, t. III, pp. 139-140.

60 Cf. Kalnoky (ambassadeur d'Autriche-Hongrie à St-Petersbourg) à Haymerlé (ministre austro-hongrois des affaires étrangères), 7 avril / 26 mars 1881, Archives autrichiennes, Correspondance diplomatique - Russie - N° 17 D.